

# Le Bulletin

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE  
DU PROTESTANTISME  
FRANCO-QUÉBÉCOIS

SHPFQ



Bulletin no 19

Mars 2008

## Célébration du 400<sup>e</sup> de Québec Rencontres sur l'histoire des franco-protestants au Québec

**L**a Société d'histoire du protestantisme franco-québécois a organisé à Québec les 23 et 24 mai prochain des Rencontres sur l'histoire des franco-protestants au Québec. Il nous est apparu important de souligner le 400<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de la ville non comme une simple date historique mais comme le début d'une présence protestante francophone qui s'est maintenue jusqu'à nos jours. C'est pourquoi nous avons mis sur pied ces journées de rencontres qui désirent donner un aperçu de cette histoire.

### Vendredi 23 mai

19 h 30 L'immigration protestante au Canada avant 1760, un phénomène strictement politique plutôt que strictement religieux  
*Conférence illustrée de Robert Larin, auteur de plusieurs ouvrages sur le sujet et ami de notre Société. Il mettra en évidence comment la religion a pu intervenir dans le choix d'immigrer en Nouvelle-France.*

### Samedi 24 mai

9 h 30 Sketch historique d'Alain Gendron :  
Tempête sur les huguenots  
joué par Alain Gendron et Jocelyn Archambault  
*Deux marchands huguenots s'échangent des nouvelles sur la situation de la fragile colonie huguenote qu'ils tentent d'établir à Québec.*

10 h Capsules historiques de la période missionnaire (1830-1910)  
*Présentation de quelques épisodes qui illustrent des aspects de l'action missionnaire au cours de cette période, par Jean-Louis Lalonde*  
*Le choix final est à déterminer. Par exemple: Mme Feller et les patriotes. Le colporteur Vessot et son approche missionnaire; L'inauguration de l'église de Belle-Rivière (1860); L'évangélisation par l'école (Feller – Institut évangélique); La lumière du Livre; Roxton Pond et la persécution; Un tournant dramatique: les années 1875-1877; Le schisme de Maskinongé; Les causeries*

*d'Alexandre Mage (1905).*

- 11 h 30 Exposition et panneaux historiques
- 13 h 30 La montée du courant évangélique au 20<sup>e</sup> siècle  
*Le conférencier (à déterminer) illustrera la croissance phénoménale du mouvement évangélique au Québec, particulièrement au cours des cinquante dernières années.*
- 15 h 30 Présentation de l'exposition *Une présence oubliée: les huguenots en Nouvelle-France* dont Marie-Claude Rocher a été le maître d'oeuvre. Inaugurée le 7 mai, l'exposition sera ouverte dans une salle du Musée de l'Amérique française jusqu'au 31 mars 2009.  
*Tour à tour tolérés, interdits, marginalisés et acceptés, ces Français de religion réformée ont une histoire méconnue et surprenant en Nouvelle-France. Découvrez la richesse de leur présence au cœur de la vie sociale, économique et politique de la colonie. En collaboration avec l'Institut du patrimoine culturel de l'Université Laval*
- 16 h Présentation de notre Société d'histoire et de ses activités depuis la fondation en 2003.
- 16 h 30 Clôture de la journée

### Informations pratiques

Lieu : Église réformée Saint-Marc de Québec, 2687, chemin des Quatre-Bourgeois, Québec (arrondissement Sainte-Foy, Sillery, en face de l'Hôpital Laval)

Parking : à l'église ou alentour

Autobus : le 7 ou le métrobus (180/181) et marcher un peu

Logement : Nous suggérons aux membres qui viendront de l'extérieur de contacter Santatra Rasolomanana au 418-929-7486 ou à santatradenise@hotmail.com pour obtenir des informations sur le logement sur place ou dans les hôtels.

Le pasteur Bernard Westerveld de l'Église réformée Saint-Marc est également à votre disposition au 418-659-7943 ou à b\_westerveld@hotmail.com ou à [www.stmarc.erq.qc.ca](http://www.stmarc.erq.qc.ca)

Consulter au besoin le site [www.shpfq.org](http://www.shpfq.org)

Inscrivez ces Rencontres à votre agenda. Nous espérons que vous viendrez en grand nombre.

# Colloque sur La présence des huguenots en Nouvelle-France

**L**e congrès national des Sociétés historiques et scientifiques de France a choisi de tenir exceptionnellement à Québec sa 133<sup>e</sup> rencontre annuelle pour souligner le 400<sup>e</sup> anniversaire de la ville. L'événement réunira quelque 800 personnes autour du thème "Migrations, transferts et échanges de part et d'autres de l'Atlantique", les objectifs généraux du congrès se trouvent en ligne. A l'intérieur de ce congrès, les responsables ont fait une belle place à un Colloque sur La présence des huguenots en Nouvelle-France, à l'initiative de Marie-Claude Rocher et avec le soutien de l'Institut du patrimoine culturel de l'université Laval.

L'inscription au colloque est obligatoire, mais gratuite pour les membres des sociétés savantes québécoises dont notre SHPFQ fait partie. On peut s'inscrire en ligne à l'adresse suivante : [http://www.cths.fr/4Dcgico\\_inscr?](http://www.cths.fr/4Dcgico_inscr?) et il faut présenter sa carte de membre à Québec. C'est une invitation lancée à tous les membres de notre Société et à tous ceux qui s'intéressent à la présence protestante en Nouvelle-France. C'est une belle occasion d'ailleurs de recruter des membres pour une fois que cela est « payant » d'y adhérer! Faites donc connaître un peu partout cet événement majeur qui rejoint les objectifs de notre Société. On peut trouver le programme complet du Colloque en cliquant sur [http://www.cths.fr/4DACTION/www\\_Con\\_Detail/34\\_235](http://www.cths.fr/4DACTION/www_Con_Detail/34_235). Une fois sur le site, on peut même avoir un aperçu du contenu de chaque communication en cliquant sur le titre indiqué. Bienvenue donc à Québec.

## Colloque. La présence des huguenots en Nouvelle-France

### MARDI 3 JUIN 2008

#### 14 h CONFÉRENCE D'INTRODUCTION ;

❖ M. Hugues DAUSSY

Le mythe d'Henri IV, entre mythe et réalité

#### 15 h ATELIER 1 – Les huguenots dans les archives institutionnelles

❖ Mme Pierrette LAFOND

Les huguenots et l'Enfer : inventaire des livres à l'index dans la bibliothèque du Séminaire de Québec

❖ M. Marc PELCHAT

Le regard catholique sur les huguenots dans les archives religieuses de la Nouvelle-France

❖ M. Yves BERGERON

Présence et absence des huguenots dans les musées

canadiens : le collectionnement et l'absence d'objets témoignant de la culture des protestants francophones au Québec

❖ M. Philippe CHAREYRE

Présentation bibliographique : le Groupe d'étude sur le protestantisme en Europe

❖ Période de questions

16h30 VISITE DE L'EXPOSITION "*Une présence oubliée : les huguenots en Nouvelle-France*", au Musée l'Amérique française.

### MERCREDI 4 JUIN 2008

#### 9h ATELIER 2 – Le rôle social, économique et politique des huguenots en Nouvelle-France

❖ Mme Marianne CARBONNIER-BURKARD  
Femme, Réforme et « Nouveau monde »

❖ M. Paul-André DUBOIS

Voix discordantes ou le psaume en Nouvelle-France à l'époque de Champlain

❖ M. Didier POTON

Le rôle des huguenots dans la vie économique en Nouvelle-France

❖ M. Philippe CHAREYRE

Les Montcalm : une famille huguenote

❖ M. Franck LESTRINGANT

Les huguenots et la flibuste, une histoire éclatée

❖ Période de questions

#### 14 h Table ronde : Histoire québécoise et mémoire huguenote

❖ Mme Marie-Claude ROCHER

Présentation de la table ronde "Histoire québécoise et mémoire huguenote : quel patrimoine ?"

❖ M. Vincent AUZAS

L'oubli, élément central de la mémoire de la présence huguenote en Nouvelle-France

... et d'autres

#### 15 h CONFÉRENCE DE CLÔTURE

❖ M. Philippe JOUTARD

# Les missionnaires québécois et l'Institut de Glay

**L'Institut de Glay a influencé plusieurs missionnaires du Québec. Dans une note de son Histoire, R.-P. Duclos l'indique clairement: «Nous devons à cet institut et à son fidèle fondateur une dizaine de jeunes gens qui, comme instituteurs, colporteurs et directeurs de nos maisons d'éducation se sont faits une large place dans les souvenirs et l'affection des fidèles de la province.»<sup>1</sup>**

À qui pensait-il et quelle était la formation qu'y avaient reçue ces missionnaires français ou suisses? C'est à ces questions que veut répondre cet article.

Jean Vernier (1822-1853), le directeur de l'Institut de Belle-Rivière en 1844 et de celui de Pointe-aux-Trembles en 1846, était né à Blamont dans le Doubs en Franche-Comté à trois kilomètres de la frontière avec la Suisse. Il travaille à Meslières et poursuit des études à Glay afin de devenir instituteur à 20 ans. Il entre dans l'œuvre missionnaire canadienne en 1843 à la demande du pasteur Tanner. Son fils Paul-Samuel (1852-v 1913) est aussi passé par Glay en 1867-1868. Marc Ami (1834-1902) a reçu sa formation à Genève mais enseigne à l'Institut de Glay en 1852. C'est là que Jean Vernier, venu dans la région pour revoir sa mère et recruter des missionnaires, le convainc de s'engager dans l'œuvre missionnaire canadienne en 1853. Il fait de même pour Jean-François Cornu (1823-1891) qui sera instituteur à Pointe-aux-Trembles, colporteur de la FCMS. Persécuté, il finira sa vie aux États-Unis comme agriculteur. Ami côtoyait d'ailleurs à Glay un jeune homme hollandais venu à l'Institut pour perfectionner son français. Il s'agissait de Lammerts van Bueren (1824-1888) qui accepta aussi de s'engager pour le Canada et sera le colporteur des villes. Partis sur le même bateau, ces derniers échapperont au naufrage de l'*Annie Jane* tandis que Jean Vernier y périt.

Nous avons fait état dans le *Bulletin* numéro 17 de l'arrivée de sept autres colporteurs avec Jean Gatignol en 1868. La moitié était passée par cet Institut. Jean Gatignol (1843-1876) s'était formé à Glay et oeuvrait déjà comme missionnaire en France quand le pasteur Vernon l'a recruté. Antoine Boy (1841-1905), natif de Sornay en Franche-Comté, Hypolite Garayt, (1840-1909) qui s'occupera quelques années de L'Aurore et sera un colporteur actif dans les villes et finalement Jules Bourgoïn (1848-1900), natif de Glay et plus tard directeur de l'Institut de Pointe-aux-Trembles pendant vingt-cinq ans. Ce dernier recrute de son côté pour son école quelqu'un de sa région, Louis Abram (v 1873-1961), né à Montéchâteau et formé à Glay probablement autour de 1890. Abram émigre au Canada vers 1892 et deviendra plus tard pasteur presbytérien. Josué-Henri Watier (v 1853-1934), arrivé de France au Québec en 1874, colporteur puis professeur à Pointe-aux-Trembles de 1876 à 1893, puis ailleurs à Montréal pendant des années<sup>2</sup>.

Ajoutons que Hermann Brandt (1870-1939), directeur de l'Institut évangélique français de Pointe-aux-Trembles de 1900 à 1938 était passé par Glay peu d'années avant son engagement en 1889; onze ans plus tard, il succédait à Jules Bourgoïn. Cet Institut québécois a donc été dirigé pendant plus de 60 ans par d'anciens élèves de Glay. Ils ont dû en transmettre un peu l'esprit. Le pasteur Peck (1886-1937) naquit à Montbéliard et se prépara à l'enseignement à l'Institut de Glay. Il immigra au Canada en 1909 et travailla à Pointe-aux-Trembles avant

de devenir pasteur. Et le dernier de la série, c'est Hervé Finès (1923-2007), de regrettée mémoire, qui y fit un séjour de 1937 à 1939.

Voilà donc un Institut qui a préparé une bonne douzaine de nos évangélistes et pasteurs, qui à leur tour en ont formé d'autres. Pourtant nous savons bien peu de choses de choses de cette École normale, tout au plus une mention dans une biographie. C'est pourquoi nous avons voulu en savoir un peu plus sur cet institut, sa création, son évolution et la formation qu'il donnait. Ce sera notre deuxième partie.

## Le fondateur de l'Institut de Glay

Il importe de dire un mot du fondateur de l'Institut de Glay et de son épouse car leurs itinéraires éclairent la formation de l'Institut et l'approche formatrice dont ils le dotèrent.



En Franche-Comté, dans le Doubs, autour de Glay, commune de Meslières.

Abraham-Samuel-Henri Jaquet était né en 1788 à Vevey en Suisse où il fit ses études. Ses parents qui entretenaient de nombreuses relations d'affaires souhaitent que leur fils reprenne leur commerce. C'est sa mère qui le pousse aux études et le place à 13 ans à Aarau pour qu'il s'exerce à la pratique de l'anglais et de l'allemand pendant trois ans. À 16 ans, la période scolaire est terminée!

Il se rend alors à Isny en Souabe<sup>3</sup> pour y faire un apprentissage de commerce (1804-1810). Acheter, vendre, tenir des comptes, voilà son quotidien chez les Schlegel où il loge. Il devient

un fervent adepte de Jung Stilling dont il a lu un livre. Cet auteur est le chef de file des illuministes allemands<sup>4</sup>. C'est en 1809 qu'il se convertit et décide de s'engager dans des études de théologie.

Durant sa formation au ministère (1810-1814), il loge chez un des fondateurs de la Société des Missions de Bâle en rapport avec la Mission de Londres et la Société continentale d'Haldane. L'arme par excellence est la Bible, d'où l'intérêt pour l'activité de la Société Biblique à laquelle Jaquet participe<sup>5</sup>. Les colporteurs distribuent des livres et des traités chrétiens en plus de la Bible. Jaquet s'intéresse aussi à un orphelinat à Beuggen qui lui servira de modèle pour son Institut. Il devient pasteur de la paroisse allemande de Guebwiller (allemande), mais a quelque difficulté avec ses ouailles qui n'aiment pas tellement son approche piétiste.



Source : [filio.free.fr/lectures/histoire](http://filio.free.fr/lectures/histoire)

**Henri Jaquet et Elise Schneider**

C'est alors qu'il rencontre Elise Schneider, sa future épouse, née en 1787. Elle est originaire de Bâle et a été élevée dans une famille piétiste issu du courant de Zinzendorf, avec une dimension austère et intégriste. Elle entre à quinze ans au pensionnat de Montmirail également dans la lignée des frères Morave, puis en devient enseignante. À 25 ans, elle dirige un petit pensionnat de jeunes filles à Liestal. Drame sentimental quand Henri et Elise s'éprennent l'un de l'autre. Élise doit rester célibataire pour la cause et ne pas s'allier à quelqu'un du dehors qui ne soit pas hussite. Après deux ans de tractations religieuses diverses, la famille consent finalement à son mariage en 1815.



**Le manoir de l'Institut de Glay (1826)**

### **La création de l'Institut (1822-1828)**

Le pasteur Jaquet accepte en 1819 le poste de Glay devenu libre, mais ne s'y rend qu'au printemps 1821. Son piétisme, son intérêt pour les missions vont assez rapidement se conjuguer pour mettre sur pied un outil de formation approprié pour les instituteurs-évangélistes (qu'on appelait alors régents). Ce sera l'Institut de Glay.

Cet école commence le 11 avril 1822 dans une grange aménagée où il a une cuisine et trois pièces<sup>6</sup>. La maison est entourée d'un petit jardin avec des dépendances pouvant abriter des ateliers pouvant permettre la confection de chapeaux de paille ou des travaux de menuiserie.

L'Institut couvre deux volets, la formation des maîtres et celle d'enfants orphelins ou abandonnés, le travail des premiers pouvant s'exercer en éduquant les seconds. Il faut au moins 16 ans pour y être admis et la formation dure généralement deux ans. Elle peut se prolonger selon son degré de formation antérieure à l'arrivée ou son désir de prolonger son séjour. La maison n'accueille au début que six à huit jeunes gens, mais les enfants passent de 8 à 34 en trois ans, regroupés dans une classe unique sous la conduite de deux ou trois régents.

On sent vite le besoin d'une maison plus appropriée et l'on construit « le manoir » (voir illustration), un édifice assez imposant. On fait creuser un puits

devant la porte et on inscrit sur le linteau : « Le Seigneur y pourvoira ». La maison est inaugurée le 4 mai 1826. L'ensemble est harmonieux et peut recevoir aisément quatre classes de 6 à 8 élèves en plus des enfants.

Grâce à la générosité de donateurs, on achète peu après une petite ferme, face au manoir, appelée « Sous les vignes ». Les revenus de cette ferme permettent de baisser le prix de la contribution annuelle, moyennement travail des élèves. Durant l'été, ils y passent de quatre à six heures par jour, « un bienfait pour leur santé, selon Jaquet, parce que tous, ayant été élevés à la campagne ne sont pas habitués à une vie de sédentaire ».

Les règlements français favorisent l'institution. En effet, depuis 1816 en France, il faut être détenteur d'un Brevet de capacité pour diriger une école populaire et à partir de la loi Guizot en 1833, tout nouveau régent doit être formé dans une École Normale. Les premiers candidats viennent de la région immédiate, puis le champ s'élargit et on arrive d'un peu partout. Les objectifs missionnaires de la maison sont assez vite connus même s'il arrive que des non-convertis s'y inscrivent.

Les futurs instituteurs sont choisis sur les conseils du pasteur ou du régent du village, pour leur caractère éveillé, et pour leurs aptitudes intellectuelles et manuelles. Ils vont ensuite devenir à titre d'évangélistes ou d'instituteurs des

Source : E. Loehard, « Piétismes et dissidences... », p. 121.

collaborateurs précieux des pasteurs « régénérés » dans les villages comme on l'indique clairement les Comptes-rendus ultérieurs<sup>7</sup>. Les débouchés se diversifient également. On peut travailler pour les missions en France, en Suisse, en Allemagne, en Afrique et même au Canada.

### La nouvelle orientation (1828)

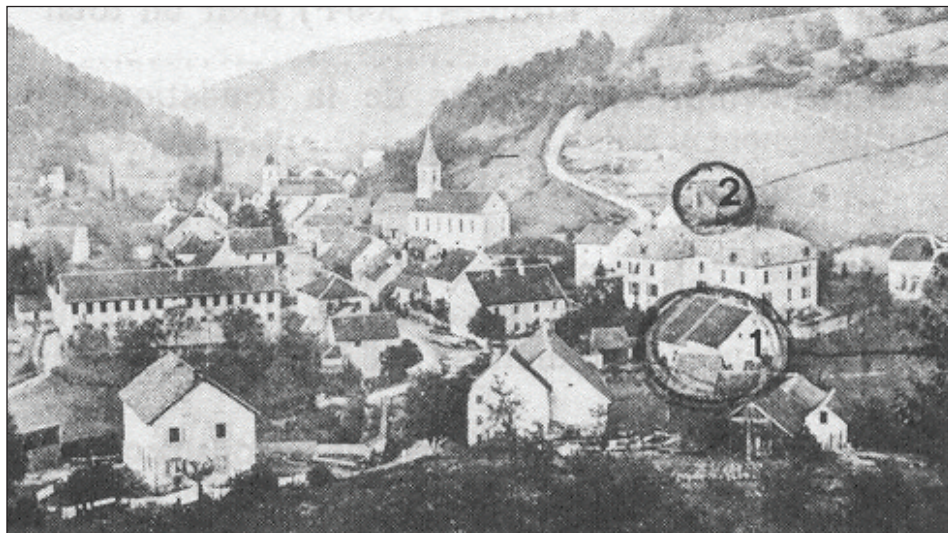
À partir de 1828, l'école établit plus clairement ses objectifs. Les écoliers ne seront plus admis, les enseignants trouveront dans les écoles de la paroisse le moyen d'exercer la pratique leur métier. Les travaux manuels font toujours partie de la formation.

En plus de sa paroisse, le pasteur avait cru pouvoir s'occuper seul de l'institut. Son épouse l'avait aidée au début, mais avec l'arrivée de ses enfants, cela devenait impossible. Aussi eut-on recours au frère Lhuiller et à sa femme, qui étaient prêts à travailler pour les missions étrangères à partir de Genève<sup>8</sup>. Il seront d'un précieux secours à l'Institut. Le mari loge avec les élèves, vit et mange avec eux. L'enseignement est donné dans les deux langues et on engage un M. Fritz pour favoriser l'apprentissage de l'allemand.

### Méthodes d'enseignement

Pour Jaquet, il ne faut jamais disjoindre culture et métier, recherche et savoir, savoir et enseignement. Tout doit avancer de façon simultanée, c'est-à-dire qu'en même temps l'élève-régent se préoccupe du savoir, qu'il importe de recueillir et d'approfondir, de la recherche de la documentation qu'il faut amasser avec soin, tenir à jour, augmenter, et l'enseignement qui vise à transmettre aux enfants tout ce qu'ils sont en âge d'assimiler<sup>9</sup>. Les futurs instituteurs sont regroupés à cinq ou six pour permettre d'individualiser l'enseignement selon les disciplines et de favoriser l'apprentissage d'une langue étrangère. Élise Jaquet se sert d'ailleurs des méthodes dont elle a eu l'expérience à Montmirail. À cet aspect scolaire et professionnel, on ajoute bien évidemment la dimension religieuse, car on travaille à Glay à faire « avancer le règne de Dieu ».

Ces méthodes sont inspirées de celles que son ami Zeller utilise à Beuggen (cf supra) et qui firent l'admiration de Pestalozzi. De plus, le travail



1. L'Institut de Glay et 2. La petite ferme

manuel en fait intégralement partie car le régent ne doit être à charge à personne<sup>10</sup>. L'Institut de Glay est donc à l'avant-garde puisqu'on ne se préoccupe pas encore en France de la formation des maîtres.

La dimension orale est omniprésente dans cette formation car le régent doit pouvoir facilement s'exprimer en public. « Tous les jours, pour le culte qui réunit l'ensemble du personnel, les élèves participent; à tour de rôle, ils doivent « agir » c'est-à-dire improviser une prière, ou une réflexion sur le texte biblique du jour pris dans le Recueil des textes de Montmirail. Et chaque dimanche, ces élèves se déplacent, s'exercent à tenir réunion dans les villages, dans la maison d'un ami. L'Institut est présent, chaque fois que cela est possible, aux réunions d'enterrement, de baptême, de mariage. Les réunions d'enterrement sont spécialement utilisées pour essayer de réveiller les consciences<sup>11</sup>. »

### Le témoignage de François Coillard: la vie à Glay (1851-1852)

*François Coillard (1834-1904) a été missionnaire dans le sud de l'Afrique à partir de 1857 et jusqu'à la fin de sa vie. Il raconte sa formation à Glay au moment de sa « conversion » et de son choix missionnaire<sup>12</sup>.*

Elle était au fond d'une petite cour et entourée d'un jardin potager. [...] De grands jeunes gens, à droite, qui faisaient bruyamment de la gymnastique, s'arrêtèrent tout court, se turent comme d'un commun accord. Pendant que l'un d'eux courait m'annoncer, ne

sachant où mettre les yeux, je les fixai sur la porte d'entrée, et je lus et répétais je ne sais combien de fois cette parole qui y était peinte, dont certainement je ne comprenais guère encore la portée, mais qui me frappa néanmoins: « L'Éternel y pourvoira! » Enfin un monsieur parut, âgé, de grande taille, à la figure vénérable sous ses cheveux blancs. Avec un bon sourire, il me demanda mon nom, me tendit la main, me donna un baiser affectueux et m'in-



Le pasteur Henri Jaquet (1788-1867)

troduisit dans le vestibule où une dame âgée aussi, petite, au regard pénétrant, me reçut avec non moins de bonté. Elle me conduisit au dortoir où je devais occuper un des lits et me désigna l'armoire dont un des rayons m'était alloué. Au culte de famille, le vénérable directeur me présenta aux sous-maîtres et aux élèves: « Une nouvelle addition

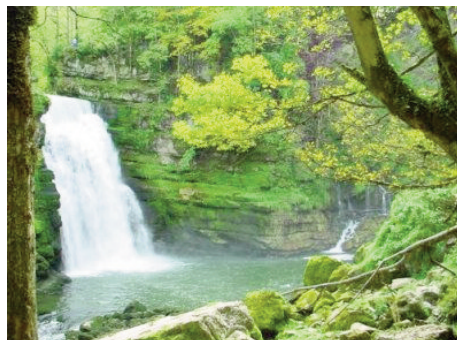
à notre famille, » remarqua-t-il, et il pria avec ferveur pour que Dieu bénit mon entrée dans l'établissement. [...]

Tout le service et la discipline se faisaient par les élèves eux-mêmes, à tour de rôle. A 5 heures en été, à 6 heures en hiver, l'élève de service sonnait le réveil; un quart d'heure nous était accordé pour notre toilette, pour laquelle nous devions descendre au rez-de-chaussée dans une grande pièce dallée qui servait de buanderie et où se trouvait une pompe. C'est là que nous nous lavions. Nous remontions ensuite pour finir notre toilette et, au quart très précis, le pion fermait les dortoirs à clef. Les paresseux et les retardataires y restaient enfermés jusqu'au moment où, après avoir déjeuné, nous montions pour faire nos lits avant d'entrer en classe. Le même pion était l'économe de semaine et mettait la table des élèves dont le nombre variait de trente à cinquante environ. Les heures de récréation étaient employées à diverses corvées : les uns s'occupaient de jardinage, d'autres coupaient et fendaient le bois, les plus jeunes balayaient les dortoirs et ciraient les souliers, un autre montait matin et soir à la ferme, tout au haut de la montagne au pied de laquelle se trouvait l'institut, portant sur le dos, comme une hotte, un énorme pot à lait en fer; c'était la corvée la plus rude, en hiver surtout où il arrivait assez souvent que, malgré son bâton armé d'une pique, un novice glissait et roulait en bas un peu vite qu'il ne le voulait.

Je fus, dès mon arrivée, complètement exempté de toutes ces corvées. Ma tâche à moi, c'était la table de nos directeurs et de leur famille, qui, du reste, prenaient leurs repas dans la même salle et en même temps que nous. Cela m'amena en plus fréquent contact que mes condisciples avec eux, surtout avec Mme Jaquet qui me voua bientôt une affection toute maternelle et avec deux vieilles domestiques qui avaient été dans l'institut dès sa fondation. Notre ordinaire était des plus simples: c'était la nourriture du pays, mais abondante. Tout se faisait en famille.

Le déjeuner terminé, le vénérable Jaquet présidait le culte que les élèves, à tour de rôle, terminaient par une courte lecture, une prière et l'oraison dominicale. C'était pour les commençants une terrible épreuve. [...]

Le dimanche matin, M. Jaquet distribuait généralement des livres à lire à ceux qui en demandaient. Il en profitait pour leur dire quelques paroles pleines d'à-propos. Il me demanda alors si j'étais converti, me rappela que l'institut n'était que pour des jeunes gens qui désiraient servir le Seigneur, après lui avoir donné leur cœur. J'étais trop embarrassé pour répondre; mais M. Jaquet crut que c'était timidité et émotion simplement. Il avait raison, mais en partie seulement.



Source : Site de Viller-du-Lac.

#### **Le Saut-du-Doubs**

Le samedi soir était un moment que nous attendions tous avec une impatience et un intérêt très vifs. Quand le souper était fini, la semaine était close. Le culte se transformait en une causerie de famille qui certes n'était pas oiseuse. A tour de rôle, un des élèves avait charge du Journal de l'institut. Suivant ses dons d'observation et de rédaction, il nous présentait le tableau de la semaine écoulée avec ses incidents généraux et particuliers, visites d'étrangers, promenades, occupations, punitions, lectures en commun, et tout y était mentionné, apprécié selon la tournure d'esprit et les talents de l'auteur. La conduite des maîtres et sous-maîtres n'échappait pas au scalpel du journaliste, et parfois on pouvait bien y découvrir une petite pointe, un grain de sarcasme, une fine critique que tout le monde saisissait avec plaisir au vol. Une fois la lecture terminée, le débat était ouvert, et, en en faisant la clôture, le vénéré directeur le résumait, tenant compte des censures, des regrets exprimés, des promesses faites, des progrès accomplis, relevant et caractérisant la note de l'esprit qui avait régné dans la famille. C'était une soirée piquante d'intérêt et bienfaisante pour tout le monde. Le journal était passé à un autre. Malheur à lui s'il n'était pas fidèle et vrai !

Le dimanche, outre le culte de famille habituel, nous nous réunissions, à 10 ou 11 heures, dans la chapelle de l'établissement, pour le culte public, présidé presque toujours par M. Jaquet lui-même, et auquel assistaient un grand nombre de personnes pieuses qui venaient des environs : « nos amis », disait M. Jaquet. Le reste du jour se passait pour les uns en courses d'évangélisation, pour les autres en lectures ou en chants. Et le soir, après souper, nous avions encore une soirée de famille d'un nouveau genre. M. Jaquet nous faisait la lecture de quelques récits missionnaires, biographies, etc., qu'il avait soigneusement choisis, et, après cela, nous invitait à exprimer chacun notre opinion. Le plus souvent, quand un nouvel ouvrage avait paru, comme *La Case de l'Oncle Tom*, il accordait à ceux qui lisaient le mieux l'honneur, très apprécié et très envié, de faire la lecture pendant les repas.

De temps en temps, il nous disait : « Mes enfants, appliquez-vous et faites lestement vos corvées et, tel jour, nous irons faire une promenade. » Quelle joie alors ! Nous mettions nos habits de dimanche et partions, et, sous l'oeil de ce patriarche qui ne nous quittait jamais, nous gravissions des montagnes escarpées, sautions des ruisseaux avec de longues perches, explorions des cavernes, admirions le Saut-du-Doubs ou d'autres curiosités du pays. Souvent nous visitions quelque ferme où on nous permettait de dévaliser quelques arbres du verger; c'était chez des amis; nous avions un culte avec eux et, si nous partions joyeux, nous laissions toujours une bénédiction derrière nous. Quelquefois, sur une des sommités du Jura, nous admirions un panorama grandiose et puis nous chantions des cantiques en chœur. Et, de retour à la maison, chacun en faisait un récit par écrit, et les meilleures des compositions étaient lues en famille. [...]

Un trait bien remarquable de ce chrétien, c'est l'amour si vivant qu'il gardait pour ses anciens élèves. Il nous parlait d'eux, nous racontait les incidents qui avaient caractérisé soit leur arrivée, soit leur séjour à la maison. Il conservait d'eux des souvenirs, comme des reliques, qui formaient un curieux petit musée dans sa grande chambre d'étude. [...] Mais c'était surtout pour

le dimanche soir que ce délicieux plaisir nous était réservé. Alors nous étions tout yeux, tout oreilles! On nous associait ainsi à la vie si variée des membres dispersés de la famille. Nous les suivions dans tous les pays du monde : en Russie, en Allemagne, dans les villes et les villages de France et de Suisse, en Angleterre, au Canada, en Amérique, partout. Un puissant lien de famille nous unissait à eux: ils avaient été à Glay, nous y étions. Nous étions fiers d'eux et leurs exemples nous instruisaient et nous stimulaient. Être un Rolland, un Charpiot, un évangéliste de premier ordre, ce n'était pas peu de chose. Mais pourquoi pas?... C'étaient les aînés de la famille de Glay, ils avaient déployé leurs ailes et avaient quitté le nid; nous étions leurs cadets et, à notre tour, nous nous envolerions et fournirions notre carrière.

Cette idée de la famille, c'était la sève de la vie à Glay et cette sève circulait partout, des maîtres aux élèves, des élèves aux maîtres, dans les leçons comme dans les récréations, dans les détails pratiques de la vie. Nous connaissions les difficultés financières, comme aussi les dons généreux qui arrivaient en réponse à la prière de la foi. Nous portions ainsi notre petite part du fardeau de nos bien-aimés directeurs et nous nous réjouissions avec eux à l'occasion. Nous les entourions tous d'une affection pleine de vénération. Je crois que tous, même les plus volages et les plus insoucians, eussent fait tout au monde pour leur plaire. La plus grande punition qui fût infligée, c'était une réprimande de M. Jaquet, le samedi soir, quand toute la maison était assemblée. Cette réprimande en peu de paroles, calmes et lentes, était cinglante.

### **Accueil des « dissidents », porteurs de « fausses doctrines »**

Il ne faut pas oublier que l'approche de Jaquet, issue du Réveil, n'est pas conforme à l'habitude du Directoire luthérien de Montbéliard et agit en dehors des lieux de culte consacrés. Ainsi, il célèbre un culte tout les dimanches à l'Institut et tient souvent des réunions d'évangélisation chez des piétistes des environs. Il transforme sa paroisse en « église de confessants » et préconise le baptême adulte. Évidemment la nouvelle orientation déplait à



*Institut de Glay vers 1950 (Tableau de Lucien Michel)*

l'Église établie et après discussions et procès, Jaquet est finalement destitué de sa paroisse en 1832. Il poursuivra son activité comme indépendant.

L'Institut est au centre d'un réseau européen de pasteurs évangéliques ou de commerçants qui le soutient. Il devient un centre de ralliement pour les « réveillés », des régents de village viennent y passer quelque temps, des évangélistes et colporteurs actifs y tiennent des réunions. Amy Bost, ami de Jaquet, s'y arrête à l'occasion<sup>13</sup>. Certains élèves de Jaquet sont devenus les pionniers des Frères au pays de Montbéliard ou ailleurs<sup>14</sup>.

L'Institut devient donc, par le passage de tous ces missionnaires, une formidable source de renseignements et d'échanges. On comprend mieux alors que les tournées de recrutement de Vernier en 1853 ou de Vernon en 1868 soient passées par Glay.

### **Après la mort du pasteur Jaquet**

Alice Wemyss conclut: « Son Institut eut des imitateurs et les instituteurs sortant des écoles normales du Réveil marqueront de leur orthodoxie rigide le peuple protestant, même quand ils ne pourront le gagner à la « religion du cœur ». (p. 166) Nous n'avons pas la documentation nécessaire pour suivre l'évolution de l'institution après la mort de Henri Jaquet. Nous savons que plusieurs pasteurs ont pris la relève au fil des ans et l'ont marqué de leur personnalité, la faisant évoluer selon les besoins missionnaires changeants selon les époques.

Il était cependant à craindre que

l'institution perde avec le temps l'esprit de son fondateur. Même si on ne peut la généraliser, l'expérience de Hervé Finès (1937-1939) nous amène à penser que l'Institut était devenu une École normale privée comme une autre avec des élèves en internat. Il semble qu'on avait perdu l'esprit de famille qui se combinait à l'origine avec une discipline souple et significative pour n'être à la fin qu'un lieu de formation où régnait un individualisme et une rigueur disciplinaire vidée de sa raison d'être. L'Institut ferma ses portes en 1951.

Sous la houlette de l'Église luthérienne évangélique de Montbéliard, on rebaptisa les lieux du nom de Centre de Glay, lieu propice aux réunions et conférences, doté de 120 chambres. Il est demeuré actif sous cette forme pendant plus de cinquante ans au service de différentes associations d'Églises ou de jeunes.

Ce centre a dû fermer à son tour en 2004 pour des raisons financières et parce qu'il ne rencontrait plus les normes européennes des bâtiments publics. Il semble pourtant que ses salles servent encore de lieu de rencontres pour les jeunes. C'est encore ainsi qu'on le présente sur Internet.

*Jean-Louis Lalonde*

### **Sources**

Notre source d'information principale a été la série d'articles d'Émile Lochard, « Piétismes et dissidences dans le pays de Montbéliard et à l'Institut de Glay au XIX<sup>e</sup> siècle », paru en tiré à part, fascicule 105, Société d'émulation de Montbéliard, 1982, p. 89-134, qui

nous l'a aimablement fait parvenir. Alice Wemyss, *Histoire du Réveil, 1790-1849*, Paris, Les Bergers et les Mages, 1977, consacre les pages 165-166 à Jaquet et l'Institut. Voir également la référence aux articles cités en note. On peut trouver en ligne plusieurs pages sur l'Institut et sur le Centre de Glay.

1. Rieul-P. Duclos, *Le protestantisme français au Canada et aux États-Unis*, Librairie évangélique, 1913, tome I, p. 105.

2. Ajoutons pour le 19<sup>e</sup> siècle, des élèves qui ont étudié à Glay avant de venir un temps au Québec: Pierre-Philippe Briol (1852-après 1930) qui a étudié au Collège presbytérien et surtout travaillé aux États-Unis, Théophile Lockert (v 1855-1916) qui a œuvré comme colporteur pour FCMS de 1877 à 1880 puis à Sorel de 1880 à 1885, Daniel Guieu (v1855-1910), qui a été colporteur quelques années à Québec à partir de 1873; tous trois retournés en France après quelques années de travail au Canada. Joseph Provost a même participé quelques temps aux activités de Glay. Voir son article: «L'Institut de Glay et Canada», *L'Aurore*, 14 juin 1907, p. 5-7 qui présente surtout le caractère psychologique de chacun des anciens élèves de Glay venus au Canada.

3. Dans le Wurtemberg en Allemagne à une vingtaine de kilomètres du lac de Constance en direction de Munich.

4. Cette approche religieuse *privilegie* l'illumination intérieure du Saint Esprit au détriment de la parole extérieure qu'est l'Écriture alors que pour Calvin par exemple, les deux sont indissociables.

5. Il s'est donc éloigné sur ce point de l'illuminisme.

6. Il ne s'agit pas d'une grange à la Québécoise mais bien de ces granges qu'on trouve en Suisse ou en France, qui sont des bâtiments imposants en pierre qui réunissent maison, grenier et étable.

7. Nom du rapport annuel de l'Institut à l'intention de ses bienfaiteurs.

8. Ils sont issus de la «dissidence» de l'Église du Bourg-de-Four, cette communauté qui s'était séparé en 1817 de l'Église officielle pour mieux suivre les principes évangéliques sous la direction de César Malan. C'est de là que partiront aussi évangélistes et prédicants pour la Suisse et la France. Voir en ligne «César Malan à Genève». C'est à cette même communauté que s'adresseront les premiers délégués de la French Canadian Missionary pour expliquer leur désir de recruter des missionnaires pour le Canada en 1840.

9. Selon Lochar, «Pietismes et dissidences...», p. 127.

10. Cette combinaison de travail manuel et de la formation intellectuelle sera reprise dans l'Institut de Belle-Rivière dirigé par Vernier en 1844 et continuera à Pointe-aux-Trembles où on s'accupera d'une ferme jusqu'en 1873. On privilégiera d'autres activités manuelles par la suite. La taille relativement modeste de l'institution permet aussi de suivre de près l'évolution des élèves.

11. *Idem*, p. 126.

12. Édouard Fabre, *François Coillard, enfance et jeunesse, 1834-1861*, d'après son journal intime, sa biographie et sa correspondance, Paris, Société des missions étrangères, 1910. Nous avons utilisé la première partie du chapitre 3. Disponible intégralement en ligne. Voir aussi sous Wikipedia, protestants.org et Bourges.

13. Amy Bost, père de l'antinomianisme, juge contraire à la loi de Dieu l'institution ecclésiastique, son organisation et son fonctionnement dans la lignée hussite où le croyant doit s'affranchir de toute attache avec le monde, y compris le religieuse.

14. Voir l'article en ligne: «Connaitre les assemblées de frères: historique au Pays de Montbéliard».

Une visite qui vaut le détour

## Une présence oubliée: les huguenots en Nouvelle-France

Le Musée de la civilisation à Québec présente dans une salle du Musée de l'Amérique française une exposition qui sera inaugurée le 7 mai et restera ouverte jusqu'au 31 mars 2009.

*Tour à tour tolérés, interdits,  
marginalisés et acceptés, ces  
Français de religion réformée  
ont une histoire méconnue et  
surprenant en Nouvelle-France.  
Découvrez la richesse de leur  
présence au cœur de la vie sociale,  
économique et politique de la  
colonie. En collaboration avec  
l'Institut du patrimoine culturel  
de l'Université Laval.*



**Nouvelles  
de la Société**

**Recherches en cours**

Des recherches sont en cours en collaboration avec le Centre d'histoire de Saint-Hyacinthe sur la paroisse protestante bilingue Saint-Jean fondée par R.-P. Duclos de même que sur ses pasteurs, sur Duclos lui-même et les lettres qu'il a écrites au moment de ses études. Richard Loughheed travaille sur les Mennonites. De son côté, Catherine Hinault prépare une conférence sur Edmond Guillet, son ascension sociale et sa fabrique de chapeaux mais surtout sa thèse de doctorat à Paris III sur Les phénomènes d'interculturalité entre catholiques et protestants dans le sud du Québec dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle qui devrait être soutenue l'an prochain. Tout cela promet des découvertes passionnantes.

LE BULLETIN SHPFQ

ISSN 1712 - 5898

Dépôt légal: Bibliothèque nationale  
du Québec et Bibliothèque nationale  
du Canada

POUR COMMUNIQUER  
AVEC LA SOCIÉTÉ

2285 Ave. Papineau, Montréal, Qc H2K 4J5  
info@shpfq.org ou Richard Loughheed:  
(514) 526-2003, poste 28

Responsables  
du Bulletin

Jean-Louis Lalonde: (514) 733-1783  
Alain Gendron: (450) 447-7608